

de la halle aux Draps. Pas un mot de ceci à maître Potnick et à Hélène ! Adieu ! L'on nous observe, je vous reverrai bientôt.

Il allait se jeter dans la schuyt qui l'avait amené, laissant le neveu du mercier anéanti de surprise, lorsque Charles le vit entouré par plusieurs hommes armés, accourus en foule, et que précédait Olivier de Gheel.

—Par ordre du conseil des états, dit le grand baillif en arrachant le masque à l'étranger, nous vous arrêtons comme ayant voulu tirer l'épée dans les rues d'Utrecht, l'autre nuit contre les étudiants de notre docte université.

—C'est lui ! c'est bien lui ! balbutia d'une voix éteinte maître Potnick en considérant le visage de l'inconnu.

Les genoux du mercier se dérobaient sous lui ; Hélène, à demi brisée de fatigue elle-même, le soutint. La jeune fille avait parcouru inutilement toutes les salles de l'hôtel pour retrouver Charles ; son père ne partageait que trop son inquiétude.

—Enfin te voilà, dit-il au jeune homme d'un air de reproche, pendant que les hommes du grand baillif entraînaient l'étranger à force de rames dans la schuyt.

Et Potnick appuyait sur Charles une main tremblante ; il le couvrait des yeux comme un avaro couvrirait son trésor.

—Qu'est devenue ta chaîne, bon Dieu ? ajouta le mercier en s'apercevant qu'elle n'était plus au cou de Charles.

—Maître Jacob Renetz me l'a reprise, mon oncle.

Ils rentrèrent tous au logis. Le mercier alluma sa lampe silencieusement et conduisit Charles à sa chambre. Une larme se fit jour dans l'œil bleu de la jeune fille quand elle dit bonsoir à son cousin.

Pour le neveu du mercier, lorsqu'il se fut jeté sur l'humble lit qu'il occupait chez Potnick, il murmura :

—Pourtant, si tout cela était vrai !...

III

LE REMPART

Le jeune homme ne put dormir ; la voix du mystérieux domino murmurait encore à son oreille. Charles ne pouvait se rappeler la scène du bal sans éprouver un trouble singulier ; son imagination chancelait devant ce fantôme. Quel était donc cet homme dont le seul accent avait eu le pouvoir de l'étonner, ce magicien qui lui avait prédit l'avenir ? Cette rencontre imprévue jeta bientôt le neveu du mercier dans un monde de pensées. Mille images confuses, enfouies depuis longtemps dans sa mémoire, se dressèrent alors devant sa couche. Il se rappela, comme après un rêve, des particularités curieuses de son enfance, des palais de marbre et de jaspe, des rues solitaires et des canaux différents de ceux de la Hollande ; il entrevit obscurément une seconde ville où il pensait avoir mis le pied dans son enfance, une ville où de grands laquais brodés l'avaient porté longtemps dans leurs bras : cette ville, c'était Venise !

Précisément, l'homme parlait ce dialecte commun aux matelots de l'Adriatique ; sa voix sonore, vibrante, Charles croyait l'avoir entendue avec celle de Potnick. Ce souvenir, si voilé qu'il fût, agitait l'âme du jeune homme, il éveillait en lui mille instincts comprimés jusque-là. En premier lieu, il fallait placer l'ambition, cet élan si vif chez ceux qu'on opprime. Non, ce n'était point le sang hollandais qui bouillonnait dans ses veines, c'était un sang plus chaud, ennemi du calme et de l'indolence, un sang qui lui faisait haïr son état. Que de fois en voyant passer par les rues d'Utrecht les musiques guerrières et les soldats de Henri de Nassau, en voyant fuir au loin dans le brouillard les enseignes déployées de la maison d'Orange et les panaches onduleux des cavaliers, le cœur du jeune homme avait battu !

Dans les rares visites que le mercier faisait à quelques peintres de sa ville, le brave Potnick avait pu remarquer plus d'une fois des larmes de regret dans l'œil de Charles, quand, chez Gonzales Coques ou chez Moreelse, il lui montrait sur la

toile les magnifiques costumes du prince Guillaume ou de quelque seigneur de la maison de Hanau, dont Charles avait l'air d'envier le nom et l'armure. La présence d'un gentilhomme dans la boutique comblait de joie le jeune homme pour la journée. Il ne tarissait pas en éloges sur la richesse de ses broderies ou de sa mise. D'autres fois pourtant, il recevait ces nobles chalandes avec un dépit contenu.

—Pourquoi faut-il que je sois né le fils d'un marchand ? murmurait-il en regardant Potnick, dont le seul aspect faisait crouler ses idées d'orgueil et de fortune.

Plusieurs fois il avait pressé le mercier de lui raconter l'histoire de son père ; mais le bonhomme se bornait alors à répondre en promenant le ciseau à travers la soie ou le velours :

—Votre père, il a fort bien fait de mourir, ma foi ! Feu Potnick, mon digne frère le capitaine, n'aurait pu voir d'un œil indifférent votre aversion pour le commerce, lui qui voyageait de si bon cœur pour les affaires de la Compagnie des Indes ! Il n'y a pas fait les siennes, il est vrai, ajouta le mercier en hochant la tête ; car, il y a douze ans, nous n'avons pas trouvé grand'chose dans sa succession, si ce n'est vous, méchant enfant, qu'il m'a légué.

—Mon père a donc été à Venise ? reprenait ingénument le jeune homme. Je crois me souvenir d'une ville qu'on nomme ainsi.

—Sans doute, et vous n'aviez pas plus de cinq ans. C'est alors que votre père a commencé sa fortune. Vous ne devriez songer à lui que pour travailler... La mercerie est une si belle chose ! Dans quelques années, je vous marierais à Hélène, votre fiancée et votre cousine... et ce serait là une belle enseigne que celle de Charles Potnick, successeur de son oncle et mercier du prince Frédéric-Henri de Nassau ? car il me protège, ce bon prince, et, grâce à mes sollicitations...

La perspective de cet avenir resplendissant aux yeux du mercier faisait le tourment de Charles. Retiré le soir dans sa petite chambre, il y allumait sa lampe pour lire des romans, des livres de chevalerie, qu'il avait soin de cacher, dans la crainte que l'austère Gudule ne les surprît. Les aventures romanesques dont ces pages étaient semées l'exaltaient par instants, et, à force de s'identifier avec les héros dont il lisait la vie, il se persuadait qu'il était lui-même un de ces chevaliers armés de pied en cap comme Roland et trempés du même acier que leur cuirasse. Grimpé sur le fameux hippogriffe, il volait dans le vaste champ de ses rêveries distribuant des coups de lance et de massue.

—Un prince ! s'écria-t-il en se levant sur son lit dans cette insomnie fiévreuse qui avait suivi pour lui la fête ; un prince ! je serais prince, moi qui en avais hier l'habit ! Je pourrais, en jetant mon nom à l'oreille de Frédéric Haven, le faire trembler ! Oh ! si j'étais prince, je serais rude aux matamores et aux insolents ! Ces sortes de gens me déplaisent, et, cette nuit, en voyant s'asseoir devant moi certain joueur en bahuta bleu, qui m'a traité de petit jeune homme...

En ce moment, l'aigre sonnette de la boutique retentit. Charles courut à un judas treillisé en fer, qui lui permettait de voir ce qui se passait dans le comptoir. Il ne reconnut pas sans étonnement la dame qu'il avait remarquée au bal ; elle était accompagnée d'un jeune seigneur de vingt-six à trente ans, vêtu à la dernière mode de France, et dont le port hautain donnait à penser qu'il appartenait à la cour. Il appuyait son gant sur une canne haute, à glands dorés, et peignait de temps à autre avec complaisance la royale brune qui marquait son menton comme une virgule.

—Madame est-elle satisfaite de ce point de Venise ? dit le mercier. Il irait à merveille sur cette robe de brocart. Qu'en pense monsieur ?

—Je pense, mon ami, que vous êtes un malôtru, un malavisé, de m'adresser vous-même la parole. Vous avez là, mordieu ! une charmante fille, à qui vous devriez laisser le soin de montrer la marchandise. Quel est son nom ? Lutine, Pomponette, Ast. Je ? A la cour de France, on raffole de ces noms-là ! Répondez vous-même, la belle, dit-il en lui prenant le menton avec son gant.